

que cadet à l'aiguillette : voilà le fruit actuel de tout ce que mon père, mes frères et moi avons fait. Celui de mes frères qui fut assassiné il y a quelques années par les Sioux, n'est pas le plus malheureux." Ainsi il était réduit à appeler la mort.

Dans une situation moins grave, en 1809, Lewis, compagnon de Clark, à qui le gouvernement américain avait refusé, dit-on, de remplir les engagements pris par le découvreur, se brûlait la cervelle. MM. de la Verendrye, se soumettant à leur sort avec une résignation plus chrétienne, attendirent la fin de leurs maux, ils la demandèrent à Dieu. Elle leur arriva bientôt. Rentrés dans le service de l'armée, la guerre de Sept Ans, qui nous allait faire perdre le Canada, malgré l'héroïsme de Montcalm, leur donna occasion de terminer noblement leur vie. Dans cette guerre, plusieurs Varenne furent tués ; mais je n'ai pu, jusqu'à présent, distinguer si c'étaient les fils de M. de la Verendrye ou ceux de son frère. Le sort du chevalier de la Verendrye seul est certain : il périt le 15 novembre 1761, avec un autre lieutenant du nom de Varenne, noyé lors du naufrage de l'*Auguste*, vaisseau armé en cartel. Ce naufrage, image du sort de la puissance française en Amérique, fut terrible. Quelques Canadiens néanmoins, fuyant dans l'exil le joug de l'étranger, envièrent une pareille destinée. Le chevalier n'eut plus, lui, à envier celle de son frère tué par les Sioux, et en périssant il pouvait, comme Camoëns à la vue du malheur de sa patrie, dire : " Je meurs, mais je meurs avec elle. "

Telle a été, pour la retracer dans le moins de pages possible, la vie sans bonheur, mais non sans gloire, de ces braves officiers, dont l'ignorance dans laquelle nous sommes de l'histoire de nos anciennes colonies a effacé jusqu'au souvenir. Nul doute que, lorsqu'il sera donné une plus ample connaissance de leurs entreprises et leurs efforts, ils n'obtiennent enfin une réputation proportionnée à leurs travaux, à leurs sacrifices et aussi aux avantages que l'Amérique doit tirer des routes intérieures qui mènent de l'Atlantique au grand Océan, et qui permettront à ce continent, servi par son audace et son génie, de disputer à l'Europe le commerce de l'Asie. Quoi qu'il en doive arriver, si les découvreurs ne sont pas parvenus entièrement à l'exécution de leurs projets, leur nom, après celui de Cavelier de la Salle, antérieurement à ceux de Mackenzie, de Lewis et de Clark, n'en devra pas moins être, à l'honneur de la France, respecté comme celui des premiers découvreurs de l'Ouest. Le courage et la constance qu'ils déployèrent, les privations qu'ils subirent, leur vie si laborieusement